

AU CLAIR DE LUNE

« Accroche-toi, je t'emmène à la fête » m'avait-elle dit et moi, je devais la suivre aveuglément : je l'avais promis. Elle déposa un souvenir d'Alsace, des fraises et quelques mignardises dans un sac à bretelles qu'elle ajusta à mes épaules avant d'y ajouter une légère couverture et deux tricots de laine. 3chaussons nos bottines et pressons-nous : il ne faut pas que s'impatiente la fête qui nous attend » me dit-elle avant d'ouvrir la porte. Aveugle, je l'étais assurément : provisions, bottines, couverture et chandails de laine venaient d'avoir raison de ce que naïvement j'avais imaginé : adieu manèges et carrousels, pommes d'api, barbes à papa, adieu musique foraine, adieu aussi les chopes de bière, les éclats de rire et toutes les farandoles. La fête promise ne l'était que pour nous : qu'imaginer encore et à quoi bon ? Je suivrais donc ma bien-aimée, aveuglément comme je l'avais promis.

Au sortir du village, une voie que détourne un calvaire jusqu'à l'orée des bois où sans doute elle s'égare, perdue parmi les arbres. C'est sur un chêne, majestueux et solitaire que se brise le chemin ; à ses pieds un vieux banc offre à de rares marcheurs d'y déposer l'effort du sentier parcouru, d'y reprendre un peu d'air, de la fraîcheur aussi à l'ombre du grand chêne qui le protège des ardeurs du soleil. « Te souviens-tu, me dit Minoux, de cet endroit d'une banale apparence et débordant pourtant d'une atmosphère mystérieuse et reconfortante ? » Je m'en souviens, bien sûr ! Il y a très longtemps, notre jeunesse avait gravé, avec patience, un cœur dans l'écorce de ce chêne qui, encore jeune lui aussi, aspirait déjà vers le ciel : ce cœur, c'était celui d'un serment, notre serment. Le croira-t-on, le cœur, en épousant l'écorce, n'a cessé de grandir avec elle. Et je me souviens aussi de ce banc, de tous les mots sacrés que dans son bois j'ai déposés : il les a conservés, religieusement, et tout le temps qui, depuis lors, sur ce banc est passé, de ces mots que j'adressais au ciel et à la terre, aucun n'a déchiffré.

« Quand tu m'as parlé de fête, j'avais imaginé autre choses, une fête foraine par exemple, mais je n'ai aucun regret, je te l'assure. Et même c'est le contraire, je me sens bien ici avec toi, dans ce silence ?

- C'est apaisant, enivrant même ; on est là tous les deux et, à part le ciel, rien ne nous regarde. On est venus souvent ici mais jamais la nuit : c'est rempli de souvenirs mais je préfère, là maintenant, qu'ils restent dans les armoires.

- Laissons-les dans les armoires... »

Les deux tricots de laine, inutiles, peuvent rester au fond du sac : ils sortiront plus tard si le besoin s'en fait sentir. La nuit a pris son aise mais sur les champs la lune veille de sa rondeur et rien ne lui échappe.

« Cette nuit est merveilleuse, me confia alors ma bien-aimée.

- Elle est tiède, bien éclairée et parsemée d'étoile.

- Et ce silence ! Le village a disparu et nous sommes seuls au monde, rien que toi et moi...

- Seuls face à l'immensité du ciel, invisibles dans la nuit.

- Les étoiles nous regardent et la lune aussi, vois comme elle sourit...

- A ton avis, qu'est-ce qui la fait sourire ?

- Nous peut-être ! Au pied de ce chêne grandiose, sur ce banc, main dans la main, sous sommes tous les deux, perdus parmi ces champs, enlacés par la nuit, nous mangeons des fraises en buvant de l'Alsace : ce n'est pas commun ! Tu te souviens...

- De rien ! Il faut vivre l'instant, s'y offrir pleinement et pourquoi pas follement...

- Qu'est-ce que tu veux dire ?

- Se fondre dans la nuit, ne faire qu'un avec tout ce qui nous entoure, laisser tomber toutes les barrières.

- Nos habits par exemple, se mettre à nu, s'offrir sans retenue... Ce n'est pas un peu coquin ?

- Pas du tout ! Je n'ai pas d'arrière-pensées mais, là maintenant, je ne veux rien cacher. La nuit nous sert de tenture et en même temps elle nous appelle.

- Elle nous appelle ?

- A nous ! C'est à nous qu'elle nous appelle, à cet instant, unique et plein de magie.

- En étant nus ?

- Quand on est seuls au monde, qu'avons-nous à cacher ?

- La lune pourrait en rougir...

- La lune ne s'habille pas et pourtant elle n'est pas impudique...

- Les prés non plus ne s'habillent pas et la forêt aussi avec tous ceux qui l'habitent...

- Alors qu'est-ce que tu penses ?

- La même chose que toi mais je garde mes chaussettes... j'ai toujours froid aux pieds. »

Le bon vin de Lorraine avait délié notre audace : sur la fine couverture tendue sur l'herbe fraîche nous étions nus. Sur les plages en été hommes et femmes offrent négligemment leur peau aux morsures du soleil : il est pourtant si gratifiant, dans l'ombre de la nuit, d'offrir son corps à la caresse de l'éclat des étoiles. Au clair de lune l'amour déshabille les corps quand dans la nuit se perdent tous les regards du monde. Dans la tiédeur du soir un murmure indiscret, échappé du bois tout proche, faisait danser sur nos corps la lumière qu'y déposait le ciel. Et dans ce ciel profond les étoiles scintillantes échangeaient, par milliers, des clins d'œil complices : la pudeur est indécente quand c'est le ciel qui nous regarde. Sur une branche du grand chêne une chouette s'était posée et observait en silence une scène qui sans doute ne lui était pas familière. Son vol l'avait trahie : devons-nous lui faire affront de nos habits et priver son regard de ce qui semblait l'attendrir ? Un baiser coupa court à cette vilaine pensée : pourquoi priver l'oiseau de partager notre bonheur, rougir de notre nudité devant celui qui n'avait que ses plumes pour s'y cacher ?

Au ravissement du volatile s'était joint celui d'un écureuil qui observait lui aussi ce que, jusque-là, il n'avait probablement jamais vu. Qui d'autre encore pourrait monter si haut et n'y rien manquer de tout ce que la lune s'efforçait d'éclairer ? Au-devant du ciel l'astre nocturne s'avavançait avec paresse, repoussant l'heure de décliner derrière les arbres et nous priver de sa lumière. Etendus côte à côte, nos deux corps offraient au ciel de les couvrir de son immensité, de les parer de ses étoiles, de déposer sur eux l'infinité du monde, de les aimer de son éternité. A quelques pas seulement un faon, qui n'était pas farouche, glanait quelques brins d'herbe.

Depuis l'orée du bois sa mère, attentive, le laissait faire : il n'avait rien à craindre de ces deux occupés à invoquer du ciel qu'il bénisse cet instant de leurs corps rapprochés par un peu de fraîcheur.

Ce qui advint ensuite, le ciel en fut témoin, aussi un écureuil et un oiseau nocturne. S'en souvient-il, ce petit de la biche qui prenait à la terre quelques brins d'herbe tendre ? A-t-il compris pourquoi sa mère souriait ce soir-là, comme le faisaient la lune, les étoiles, l'écureuil et le hibou ? Il s'en souviendra, c'est sûr, le jour où l'amour frappera à la porte de sa jeunesse et un soir, dans une clairière au cœur de la forêt, à son tour il sourira. Certains soirs d'été les étoiles se racontent encore ce qu'elles ont vu cette nuit-là ; les étoiles jamais ne sont jalouses de leurs secrets : si tu veux savoir, ami lecteur, c'est aux étoiles qu'il faut parler. Mais veux-tu vraiment savoir.

Martine : tu es sûr de ton histoire ? Je ne me souviens pas qu'on était nus...

Denis : c'est une métaphore ! On était toi et moi, il n'y avait rien qui aurait pu nous séparer, même pas des mots. On était nus l'un pour l'autre, nus dans le cœur et la pensée, nus comme la vérité quand elle est absolue, nus car seuls au monde.

Martine : donc on ne l'était pas vraiment ?

Denis : on l'était au sens que je viens d'évoquer ; quant à savoir si on l'était vraiment, ça n'a pas d'importance.

Martine : qu'est-ce qui s'est passé ?

Denis : on a longtemps regardé le ciel ; ensuite tu t'es blottie dans mes bras et tu t'es endormie.

Martine : à mon réveil je portais un chandail de laine et toi aussi d'ailleurs...

Denis : tu vois bien que tu n'étais pas nue et moi non plus. Nous étions libres, sans entraves, nus de tout lien, même celui des mots : nous avons peu parlé.

Martine : et ensuite nous sommes rentrés...

Denis : tu étais fatiguée et donc tu t'es couchée : tu as pu te reposer au moins ?

Martine : je ne sais pas, j'ai l'impression d'avoir rêvé...

Denis : de notre escapade de cette nuit, du banc et du grand chêne ?

Martine : peut-être...

Denis : nous y étions, je te l'assure.

Martine : ça s'est passé comme tu le racontes ?

Denis : je t'ai dit qu'il s'agissait d'une métaphore ; peu importe le reste.

Martine : alors, si ça n'a pas d'importance, reprenons notre discussion.

Denis : reprenons notre discussion...

Martine : et pourquoi ça n'a pas d'importance ?

Denis : ce qui n'a pas d'importance, c'est qu'on en parle ici et maintenant. Nous savons, toi et moi, et c'est ça qui compte, c'est ça qui est important : ça l'est pour nous, pas pour les autres. Celui qui s'imagine des choses, c'est son affaire, pas la nôtre : qu'il prenne au comptant ce qu'on en dit, il n'a que faire de ce qu'on ne dit pas.

Martine : et donc tu n'as rien dit ou alors entre les lignes...

Denis : entre les lignes, comme un poète ! J'ai nommé le lieu où rien ne s'est passé : « de ce qui a eu lieu, ne demeure que le lieu » disait Mallarmé.